

Une nouvelle éthique féministe

Maïté Snauwaert

Number 307, Spring 2015

La moitié du monde, Comment le féminisme pense la société

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

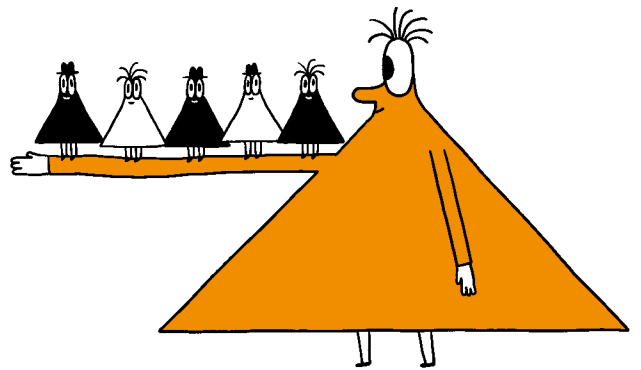
Snauwaert, M. (2015). Une nouvelle éthique féministe. *Liberté*, (307), 21–23.

Une nouvelle éthique féministe

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

Les vertus de l'éthique du *care* contre les dérives de l'individualisme.

L'ÉTHIQUE du *care*, parfois traduite par éthique du soin, du souci, de la sollicitude, de l'attention, place le lien humain, la préservation de l'environnement et des espèces, la prise en compte des vulnérabilités au cœur du projet politique et social. Elle repose sur ce constat : pour que certains parviennent à réaliser l'idéal occidental de l'individu libre, entrepreneur et volontaire, sur lequel repose l'édifice idéologique et économique néolibéral, il faut que d'autres, dans l'ombre, garantissent l'entretien des conditions matérielles de cette réussite. Par le soin aux enfants, aux malades, aux personnes âgées, le souci de l'alimentation, de la santé et de l'hygiène, l'entretien des lieux de vie et de travail, ils libèrent et autorisent l'efficacité de ceux qui produisent les richesses. Or, cette nouvelle éthique montre qu'un seul de ces versants du fonctionnement social est valorisé, tandis que l'autre, considéré comme subalterne, est faiblement salarié, non déclaré ou non rémunéré et réservé à des tranches de population elles-mêmes considérées comme subalternes : femmes et hommes immigrés de couleur. Son projet est de faire reconnaître et de revaloriser le caractère essentiel des activités de soin pour la préservation et la croissance du monde humain.



L'éthique du *care* naît en 1982 de la critique féministe, proposée par la psychologue Carol Gilligan, du modèle dominant de l'éthique de la justice. Dans un exemple célèbre de la psychologie du développement moral, le « dilemme de Heinz », Lawrence Kohlberg interroge deux enfants pour savoir si Heinz, homme sans argent, à l'étranger, dont la femme est mourante, devrait voler le médicament qui permettrait de la sauver. Le garçon, Jake, est pour le vol, espérant une clémence ultérieure du juge basée sur les circonstances. La fille, Amy, considère une alternative : Heinz devrait en parler avec sa femme, deviser une façon d'emprunter l'argent ou de s'entendre avec le pharmacien. Cette réponse, au lieu de reposer sur le système de justice établi, interpelle chacune des parties en présence pour participer à la résolution morale, faisant de la relation entre les personnes impliquées l'assise de la décision. Pourtant, sa réponse est jugée moins morale par Kohlberg, qui estime que « le degré le plus élevé de raisonnement moral met en œuvre des principes de justice abstraits et impartiaux », comme le rappellent Sandra Laugier et Patricia Paperman. Résistante, obstinée, *willful* comme le dirait l'intellectuelle américaine Sarah Ahmed, la voix d'Amy sort du schème universaliste qui place le principe théorique avant les situations particulières; la loi avant les personnes qu'elle est censée protéger. C'est de cette voix que Carol Gilligan tire le modèle d'une éthique du *care*, dans son ouvrage *Une voix différente*, qui a fait l'objet d'une nouvelle traduction en 2008. La pensée morale des femmes, guidée à la fois par le besoin des autres, la nécessité d'y répondre et l'interpellation individuelle de la responsabilité, y est présentée comme une pensée morale valide.

Une éthique féministe mais pas féminine

PUBLIÉ en pleine époque Reagan, *In a Different Voice* de Carol Gilligan est l'un des livres les plus influents de la seconde vague du féminisme aux États-Unis. Si l'on se contente des termes de la question et de la rhétorique du dilemme, cette voix *différente* – qui *diffère* du schéma moral abstrait de la justice – devient tierce, traversière, réfractaire quand elle entrevoit d'autres possibilités. Elle s'inscrit dans l'interstice laissé vacant par le caractère binaire de l'éthique de la justice et y répond en plaçant la considération pour l'humain et les situations singulières qu'il vit au cœur de l'évaluation morale et de la prise de décision. Refusant de déshumaniser le politique, elle préfère la jurisprudence à la loi. Si elle est utopique, c'est en ce qu'elle part du principe que toute situation peut être résolue dans la relationalité qu'elle implique entre des individus humains, vivants, réels. Aussi difficile leur conciliation soit-elle, c'est cette tâche qu'elle situe au cœur du processus d'effectuation de la justice, et dont elle fait la modalité et la finalité mêmes du travail moral. Pourtant, si cette voix *différente* est celle d'une fille, elle n'a pas à être celle d'une fille.

C'est là où l'intervention de Joan Tronto, philosophe des sciences politiques, a été cruciale. Son livre *Un monde vulnérable*, paru en 1993 et traduit en 2009, a *dénaturalisé* le *care* en le sortant de la sphère privée et féminine où il avait été

historiquement confiné afin de le placer au cœur du politique et de la vie publique, puisqu'il bénéficie en réalité à tous. Ainsi, ce n'est pas au seul profit des femmes, mais de la société entière que l'éthique du *care* cherche à réhabiliter la dimension morale de cette *voix différente*. Son enjeu est non pas d'assigner aux femmes une compétence dont elles seraient les seules dépositaires, mais de remettre l'humain au cœur de l'évaluation morale et du processus politique. Si l'éthique du *care* est féministe, et non féminine, c'est parce que, expliquent Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman dans *Qu'est-ce que le care?*, elle n'identifie plus « comme relevant de [l]a soi-disant *nature* » du féminin les attributs liés au soin, mais « est capable de les formaliser en *savoirs* que chacun est susceptible de s'approprier dans l'intérêt de tous ».

L'éthique du *care* met ainsi la vulnérabilité au cœur de sa conception de l'humain et, partant, au cœur de sa conception de la justice. En considérant que chaque individu est à tout instant immergé dans un réseau de relations qui lui permet d'être et de devenir, « elle creuse les dessous de l'individualisme et en révèle les présupposés négatifs », écrit Fabienne Brugère, car « [à] la célébration de l'individu entrepreneur, intéressé à posséder toujours davantage dans une société de marché autorégulée, elle vient rappeler que les croisades conquérantes des uns ne sont possibles que parce que d'autres, des femmes, mais aussi des gens qui ont besoin d'un gagne-pain, des migrants, se portent garants des tâches de soin (des enfants, des personnes âgées, des individus entrepreneurs, etc.) ». Dans des sociétés occidentales qui mettent l'accent sur la réussite, le succès, l'autonomie et qui considèrent en conséquence la fragilité ou le fait d'avoir à dépendre des autres comme des faiblesses et des empêchements à la productivité et à l'efficacité, les pratiques de soin ont été jugées dénuées d'un intérêt suffisant pour occuper le devant de la scène politique. Pourtant, cette productivité et efficacité socialement valorisée est permise à certains grâce à l'effacement d'autres dans des emplois de service, de maintien, d'assistance. Le terme de *care* rend bien ces multiples fonctions essentielles à la tenue du corps social : prendre soin de quelque chose ou de quelqu'un (*to care for*), se préoccuper d'une chose ou d'une personne, la considérer comme importante (*to care about*), s'en occuper (*to take care of*). La prise en charge du soin a été dévaluée et rendue invisible parce qu'elle a été confiée aux femmes – longtemps considérées comme subalternes, voire juridiquement mineures – et à la sphère privée. Vouloir la réhabiliter aujourd'hui comme un domaine d'activité crucial à la préservation de l'espèce et, plus largement, du monde (santé, environnement) réclame non seulement une réorganisation politique mais un déplacement radical des priorités.

La résistance française : une éthique « de bonnes femmes » ?

D'IMPORTATION américaine, introduite en France par des chercheuses en sciences politiques et sociales, philosophie et études féministes, l'éthique du *care* s'y est

imposée dans le monde académique grâce à la traduction et au travail d'accompagnement critique systématique de ces chercheuses, au point de donner lieu à deux nouvelles collections aux Presses universitaires de France : « *Care studies* » et « Questions de soin ». Elle essaime d'ailleurs progressivement dans plusieurs pays d'Europe : en Angleterre, en Allemagne, en Suède et en Norvège, aux Pays-Bas, ainsi qu'au Canada. Pourtant, si elle a séduit certain·e·s en France dans la sphère politique où elle est destinée à intervenir, elle a aussi rencontré une résistance féroce. Lorsque Martine Aubry, la secrétaire du Parti socialiste français, évoque en 2010 une « société du *care* » qui pourrait renouveler le débat au sein du parti et plus largement de la vie publique, comme le rappelle Fabienne Brugère, l'accueil qu'elle reçoit est hostile et moqueur. On crie à la politique de bonne femme. Durant l'élection présidentielle de 2007, Ségolène Royal avait prôné un modèle de « démocratie sociale » participatif qui se déploierait à l'échelle locale, sans plus de succès. La même population, pourtant, s'est très vite plainte après être passée aux urnes des fastes égoïstes d'un président clinquant, peu intéressé par le « souci des autres ».

Pour mieux faire de l'égalité une réalité, l'éthique du *care* préconise de l'analyser en matière de répartition des responsabilités : qui fait quoi? qui *prend le temps de prendre soin*, concrètement, pratiquement, dans nos sociétés? Pendant que l'effort économique glorifie l'avancement de carrières orientées par l'augmentation de capital (ce mot qu'on croyait tombé en désuétude a retrouvé de sa réalité avec le livre de Thomas Piketty),

des femmes et des immigré·e·s de couleur nettoient les lieux publics et privés, professionnels et domestiques, s'occupent des enfants et des aînés dans les garderies et les hôpitaux, font la cuisine et le ménage, mettent en suspens leur carrière pour élever les enfants. Nous les voyons partout, comme nous voyons les sans-abri, et pourtant ce peuple du soin demeure à la fois invisible et tu. C'est un argument récurrent des partis d'extrême droite en France de prétendre que les immigrés volent le travail des Français. Je n'ai encore rencontré aucun Français et aucune Française dont la nationalité est acquise qui serait prêt·e à balayer les couloirs du métro, à nettoyer les toilettes publiques, à faire le ménage dans les bureaux le soir après la fermeture, à remplir les rayons des supermarchés à 4 h du matin. Il faut relire Zola pour retrouver ces conditions d'emploi et de vie. L'homme universel des droits de

l'homme, lorsqu'on redescend ou condescend du principe de loi vers la réalité des situations, n'est pas universel. Dans le système de justice abstrait qui fonde le modèle républicain français, « si tous les hommes sont égaux », comme le disait Coluche après Orwell, « certains le sont plus que d'autres ».

L'utopie du *care*

CHACUN peut imaginer des contextes économiques, des situations de travail où la prise en compte des vulnérabilités individuelles, non plus stigmatisées sur un groupe mais reconnues comme potentiellement partagées par tous, pourrait orienter différemment les décisions politiques ou financières. Émergeant à un moment de l'histoire humaine qui aime à se reconnaître dans l'image du réseau, le *care* met de l'avant une éthique et une politique de la relation qui apparaît de plus en plus indispensable.

En faisant de la vulnérabilité, universellement partagée par chacun au moins à des moments-clés de la vie (l'enfance, la vieillesse, la maladie), le cœur de la définition de l'humain et l'assise du social, l'éthique du *care* rafraîchit notre conception du politique. Militante et visionnaire, elle offre une vision acérée du modèle de relations locales aussi bien que globales qui gouvernent les sociétés occidentales, tout en proposant de nouvelles façons de faire et de penser l'éducation, l'égalité, la politique, l'intégration sociale et la solidarité. Éthique pratique, concrète, elle fait des savoir-faire et de l'expérience réelle des individus le fondement de sa

La prise en charge du soin a été dévaluée et rendue invisible parce qu'elle a été confiée aux femmes et à la sphère privée.

réflexion théorique. Elle se présente aussi comme un concept transdisciplinaire ayant la capacité d'ouvrir le dialogue féministe à des champs qui n'entrent pas nécessairement d'ordinaire en communication : psychologie, sociologie, sciences politiques, philosophie morale. Ainsi, au lieu d'être un champ spécifique, séparé du social et du scientifique, le féminisme peut devenir un mode d'interpellation du monde contemporain, en vue d'une démocratie plus égalitaire. **L**

Maïté Snauwaert est professeure adjointe à l'Université de l'Alberta, où elle enseigne les littératures de langue française. Elle a publié l'essai *Philippe Forest, la littérature à contretemps* aux Éditions nouvelles Cécile Defaut en 2012.